



il se retira, en apparence très content du père et de la mère et du poupon qui était en effet beau comme l'Amour; il est vrai que la mère était une Vénus, du moins à mes yeux.

Le lendemain, je fis prévenir M. Renou par mon domestique que je me proposais d'avoir l'honneur de le voir chez lui et je le priai de m'indiquer l'heure qui lui serait la plus commode. Il me fit répondre que toutes les heures lui étaient égales. En conséquence, je lui fis une visite sur les onze heures du matin. Elle se passa en compliments, n'eut rien de particulier, de bien intéressant; il me proposa de faire une promenade avec lui, ce que j'acceptai. Il vint en effet me prendre après son dîner.

Nous dirigeâmes nos pas du côté de La Tronche, sur la route de Savoie, dans la superbe vallée de Grésivaudan dont il n'avait pu admirer la beauté en arrivant à Grenoble parce que le temps était effroyable et qu'il avait eu assez à faire de se garantir de la pluie et de l'orage. Notre promenade fut assez longue et notre conversation ne roula que sur les maisons de campagne qui entourent la ville d'un côté et qui sont presque innombrables. Notre retour fut brillant, car, par un concert presque unanime, toute la ville se dirigea sur ce point. J'en fus étonné moi-même;



l'affluence fut telle que, pendant plus d'un quart de lieue, nous marchâmes pressés par la foule de gens de tous états. Je voulus lui faire remarquer cet empressement général de la part du public. Grands et petits, tout courut au-devant de nous ; et je tâchai de le convaincre que ce concours imprémédité lui était un sûr garant des dispositions amicales de tous les habitants en sa faveur. Il n'en parut ni flatté ni surpris ; il rejeta constamment sur un mouvement de curiosité cette espèce d'ivresse du public. Cependant je voyais qu'intérieurement il en était flatté, qu'il faisait la différence de cette réception à celle qu'on lui avait faite quelque temps auparavant à Môtiers-Travers¹⁶ et qu'il ralentissait sa marche. Enfin nous arrivâmes chez moi, où nous trouvâmes ma femme et mes belles-sœurs qui, constamment aux fenêtres, n'étaient pas encore revenues de la surprise que leur avait causée cette procession et qui en firent leurs sincères compliments à M. Renou. Il se dérida un peu et répondit des choses fort honnêtes, mais avec une modeste hypocrisie qui se décelait malgré lui. Après quelque temps il voulut se retirer chez lui. Il était fatigué. Je l'accompagnai. Il me proposa une promenade pour le lendemain et me dit qu'il viendrait me prendre. Sur l'observation que je lui fis que nous dirigerions nos pas d'un autre côté pour lui faire connaître la plaine de la ville, il fut convenu qu'il m'attendrait chez lui, et en effet je le fus chercher.

16 • Rousseau s'était réfugié en 1762 dans le village de Môtiers, dans le Val-de-Travers, principauté de Neuchâtel, mais son séjour se termina mal, en 1765, sous les insultes et les lapidations des habitants.



Nous nous acheminâmes du côté d'Eybens par une route en ligne droite bordée d'arbres pendant une lieue dans une plaine dont il n'y avait pas une toise de terrain d'inculte et par une montée insensible.

Nous jasâmes de son voyage de Lyon à la Grande-Chartreuse. Il ne me cacha pas que ce voyage ne s'était pas fait selon son goût. Il aurait voulu visiter en détail le noir, mais superbe désert et les bois dont il est entouré, herboriser, botaniser, savourer le parfum des plantes dont ces montagnes et les rochers sont couverts, y oublier la nature entière, enfin y devenir momentanément chartreux.

Vue de la Grande Chartreuse
Gravure par Jacques-Antoine
Treillard, *Treize des plus belles
vues de la province de Dauphiné*,
vers 1770-1775. © Bibliothèque
municipale de Grenoble.





**Vue d'un désert de la Grande
Chartreuse prise du côté du Sapey**

Gravure par Jacques-Antoine
Treillard, *Treize des plus belles
vues de la province de Dauphiné*,
vers 1770-1775. © Bibliothèque
municipale de Grenoble.



Ses compagnons au contraire, hommes de cabinet, érudits, savants avec leurs livres, ne voulaient étudier la nature qu'à leur aise, dans leurs fauteuils académiques, et non se donner la peine de l'étudier sur son sein même¹⁷. « J'étais donc seul, m'ajouta-t-il, dans un labyrinthe impraticable, après des pluies aussi longues que celles que nous avons essayées, tous les terrains dégradés, tous les passages encombrés, tous les torrents débordés. Et je n'ai pu suivre mon goût. »

Je lui marquai mon étonnement de ce qu'aucun de ses compagnons ne l'avait accompagné jusqu'à Grenoble ; il me répondit qu'il avait préféré venir seul, n'ayant pour guide qu'un robuste paysan qui s'était chargé de son sac et de sa boîte de fer-blanc dans laquelle il avait renfermé les plantes curieuses qu'il avait eu le bonheur de rencontrer et qui le dédommageraient amplement des peines qu'il avait prises pour se les procurer. Je l'écoutai avec

17 • Voir pourtant dans l'herbier de La Tourrette, conservé à Lyon, les plantes recueillies en Chartreuse « avec le Dr Rousseau ».



plaisir surtout dans quelques narrations comparatives qui lui échappèrent de temps à autre. Nous parlâmes aussi de quelques choses indifférentes pour lui, mais non pour moi ; il y répondait avec réflexion, selon qu'il en était affecté et sans s'expliquer clairement. Ensuite, parlant de ses besoins personnels, il me pria de lui indiquer les marchands qui me servaient et me fournissaient mes vêtements. Je lui promis de lui envoyer ceux en qui j'avais confiance et à qui il pouvait donner la sienne. Je me rappelle que l'un d'eux, le chef du commerce, se nommait Renou ainsi que lui. Cette attention de ma part me valut le premier effet de son humeur ombrageuse, comme on va le voir, mais achevons notre promenade.

Nous voilà arrivés au village assez romantique¹⁸ d'Eybens. La route d'Eybens à Grenoble est d'environ une lieue d'étendue sur un terrain incliné en pente douce, insensible en marchant, mais non à la vue ; en rétrogradant pour revenir à la ville, nous eûmes le coup d'œil le plus brillant. Imaginez-vous ou plutôt rappelez-vous, monsieur le Comte, la marche imposante du quartier général d'une armée de cent mille hommes ; vous avez fait la guerre, et moi aussi, vous connaissez l'éclat de la troupe dorée¹⁹ réunie en masse, et moi aussi j'ai

18 • Romantique : « se dit ordinairement des lieux, des paysages qui rappellent à l'imagination les descriptions des poèmes et des romans » (Dictionnaire de l'Académie, 1798). Rousseau dans les *Rêveries* hésite entre les deux termes, évoquant les « romanesques rivages » du lac de Bièvre, rives « plus sauvages et romantiques que celles du lac de Genève ».





19 • Troupe dorée (brillante) : expression fréquente dans *La Pucelle d'Orléans* de Voltaire.

20 • « Le jour de la promenade de Longchamp, toute la ville sort, quelque temps qu'il fasse : c'est le jour marqué par l'usage pour faire voir à tout Paris son équipage, ses chevaux et ses laquais. » Louis-Sébastien Mercier, *Tableau de Paris*, I, 1782.

21 • Henri Gagnon, 1728-1813, médecin, futur grand-père de Stendhal, notable « à la tête de tout ce qui se fait de littéraire et libéral à Grenoble », fut, comme Bovier et son beau-frère Barthélemy d'Orbanne, un des souscripteurs pour l'achat de la bibliothèque de l'évêque M^{gr} de Caulet, créant ainsi en 1772 la bibliothèque publique de la ville. Stendhal évoque, parmi les relations de son grand-père, la comtesse de Brison, née Anne Françoise de Chaponnay (*Vie de Henry Brulard*).

souvent marché avec elle. Lorsque nous eûmes laissé Eybens derrière nous, que nous nous trouvâmes en ligne droite en face de la ville, nous aperçûmes, du plus loin que notre vue pût s'étendre, une multitude si considérable de carrosses, de cabriolets, d'écuyers, de chevaux, de gens à pied venant à nous que M. Renou avoua n'avoir rien vu de plus brillant, de plus varié, après les promenades de Longchamp²⁰. Nous avançons lentement, les objets se rapprochent. Je distingue parfaitement les différents personnages et je vis que toute la ville avait quitté ses foyers, ses occupations, pour nous donner le plaisir d'une fête générale. « Eh bien ! M. Renou, lui dis-je, c'est vous qui faites mouvoir toute cette multitude; voyez le pouvoir d'un grand homme ! Il n'est pas là un seul individu qui ne vous soit dévoué, qui ne vous rende tel service que vous pourrez demander. Croyez-moi, quittez le surnom de Renou, reprenez celui de Jean-Jacques; vous l'avez assez illustré pour ne pas craindre de le reprendre. » Il ne me répondait rien, mais il était ému. Je n'avais pas besoin d'autre expression de sa part. L'enthousiasme fut général; tout le monde voulut voir Jean-Jacques, et je me rappelle entre autres que la respectable Présidente de Chaponnay, sa fille, madame la Comtesse de Brison et leur médecin, mon ami Gagnon²¹, y vinrent en voiture, que leur cocher eut ordre de nous serrer d'assez près pour que la bonne Présidente, fort âgée, pût voir à son aise notre philosophe et j'entendis le docteur lui dire de bien

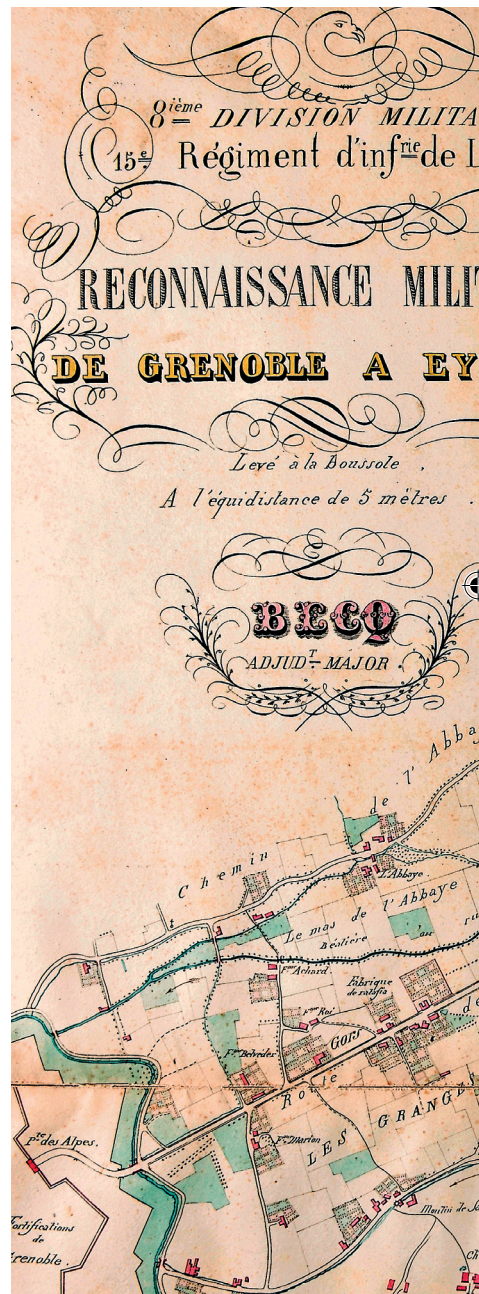
Carte de la route de Grenoble à Eybens

« Nous nous acheminâmes du côté d'Eybens par une route en ligne droite bordée d'arbres pendant une lieue, dans une plaine dont il n'y avait pas une toise de terrain d'inculte... »

Eugène Becq, 1852. © Archives départementales de l'Isère.

remarquer l'homme qu'elle verrait à ma droite. Nous étions très près du fossé qui bordait la route, et la voiture nous rasa effectivement de si près que nous fûmes forcés de nous arrêter et de rendre les saluts qui partaient de la belle berline; enfin nous marchâmes si longtemps et si lentement, on passa et repassa si souvent autour de nous que nous n'échappâmes à la vue de personne. « Et vous, de vous pavaner ! » me direz-vous. Non, monsieur, je prenais part sans doute à cette espèce de marche triomphale, mais j'étais accoutumé à recevoir chez moi et à fréquenter des personnages en apparence plus distingués que lui et que vous, monsieur, mais pas peut-être d'un mérite aussi réel.

Revenons avec Jean-Jacques et déposons-le dans son triste logement; laissons-le s'y reposer, il sera bientôt réveillé agréablement. Je m'acquitte de la commission auprès de mes marchands et je me retire aussi; je me couche et je m'endors. Mais tout le monde qui était venu au-devant de Jean-Jacques en chantant *hosanna*, ne s'endormit pas. Nos jeunes musiciens, nos aimables musiciennes, dont Grenoble a toujours été peuplé, se réunirent pour prouver à Jean-Jacques qu'ils étaient faits pour posséder l'auteur







du *Devin du village*²². On lui donna une sérénade composée de ce seul intermède; mais on le chanta sous ses fenêtres d'un bout à l'autre; on l'exécuta d'une manière supérieure, de son aveu; il y fut si sensible qu'il ouvrit sa fenêtre pour témoigner sa reconnaissance et sa satisfaction, et il fut claqué d'une façon si bruyante qu'il crut que toute la ville s'était rassemblée pour lui.

Le lendemain, mes marchands ne manquèrent pas de se présenter; ils habillèrent Jean-Jacques et, cela fait, M. Renou demanda son compte pour l'acquitter. Ceux-ci, en gens polis, commencèrent par les phrases d'usage : « Cela ne presse pas; monsieur peut avoir besoin de quelques articles; ce n'est qu'une bagatelle; tout se trouvera. » Ils croyaient avoir à faire à un homme comme les autres. Ils espéraient, d'après le bruit public, que M. Renou deviendrait une bonne pratique, et ils voulaient s'en emparer; mais celui-ci ne plaisanta pas, il voulut payer et avoir sa quittance, ce qui s'exécuta incontinent. J'ignorais ces rares débats de politesse marchande, et je me rendis après mon dîner chez mon homme qui me demanda avec le ton de l'humeur la plus colérique si je prétendais lui fournir de ma bourse ses vêtements et les objets dont il pouvait avoir

22 • *Le Devin du village*, « pastorale », intermède donné devant le roi à Fontainebleau en 1752, fut un grand succès et resta dans toutes les mémoires. Rousseau avait vécu en 1765, à Strasbourg, un triomphe populaire comparable à l'épisode grenoblois.